Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 13 (1925)

Rubrik: Miscellanées

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MISCELLANÉES

André Arnal. *La pensée religieuse du Doyen Henri Bois.* Montpellier, 1924. gr. in-8.

Condenser dans les étroites limites d'une leçon d'ouverture l'essentiel de la pensée si riche et si profonde du regretté théologien de Montpellier, n'était pas chose facile. M. Arnal a su cependant s'acquitter de cette tâche avec une clarté et une fidélité dont il convient de le remercier.

Il distingue dans l'immense labeur d'Henri Bois trois étapes :

1. la *période analytique* (1886-1890) marquée surtout par le souci de connaître et de pénétrer les faits de l'histoire, les systèmes et les doctrines, mais où déjà l'on voit se manifester les tendances philosophiques qui devaient dans la suite caractériser sa pensée.

2. En 1893 commence la *période logique* et *polémique* où Bois se jette dans la mêlée. Idéaliste convaincu et fervent, disciple de Renouvier (sauf en théodicée) il reprend, développe et expose en de nombreuses études sa théorie de la connaissance, n'admettant jamais d'incompatibilité entre la pensée scientifique et la pensée religieuse, affirmant la nécessité, pour qui veut penser sa foi, de croire au caractère rationnel du point de vue religieux, proclamant avec force le droit pour la religion de pénétrer tout l'être, y compris la raison. Aussi n'a-t-il pas peur d'aborder en philosophe les problèmes de l'existence de Dieu et du surnaturel, inséparables l'un de l'autre, puisqu'ils se ramènent à la question de la liberté. Si Dieu est, il ne peut qu'être une personne morale, c'est-à-dire libre et agissant librement.

3. En 1901 s'ouvre la *période psychologique* où l'analyse du sentiment religieux, de ses rapports avec le sentiment moral et avec l'intelligence lui fournit de fréquentes occasions de montrer dans la religion une puissance suprême de vie et de faire de la psychologie religieuse une apologétique précieuse de la foi au Christ. Puis par une évolution naturelle, ce prodigieux labeur aboutit à deux travaux que l'on peut considérer comme le couronnement de cette vie : l'étude sur la valeur de l'expérience religieuse que Bois ne craint pas de mettre en parallèle avec l'expérience scientifique et surtout l'ouvrage consacré à la personne de Jésus, où le philosophe se confond avec le croyant, pour rendre

au Christ le témoignage d'une intelligence qui ne recule devant aucune difficulté et d'un cœur qui sait adorer. Et c'est à ce sommet que l'ont conduit les chemins divers de la logique, de l'histoire, de la métaphysique, de la philosophie, de la psychologie.

Le travail de M. Arnal nous laisse le regret réitéré qu'Henri Bois ait disparu sans avoir donné au protestantisme l'œuvre de longue haleine à laquelle nul ne fut mieux préparé que lui. L'union si intime et si harmonieuse de sa science et de sa foi le désignait pour nous donner cette large synthèse que nous attendons encore et dont la pensée protestante a un si urgent besoin. Puisse la belle étude de M. Arnal engager plusieurs théologiens à poursuivre cette œuvre dans la même direction et dans le même esprit et à montrer par l'exemple qu'un chrétien vivant n'a jamais peur de penser sa foi.

E. Marion.

Friedrich Heiler. *Sâdhu Sundar Singh. Ein Apostel des Ostens und des Westens.* (Aus der Welt christlicher Frömmigkeit, Band 7.) München, Reinhardt, 1924. Un vol. in-8, ill., de 234 p.

On a déjà beaucoup parlé du Sadhou. Il nous manquait pourtant un ouvrage d'ensemble sur cet homme admirable. Cet ouvrage, M. Heiler nous l'a donné. Son livre est si complet que nous n'hésitons pas à l'appeler une petite encyclopédie sur le grand chrétien des Indes. Voyez plutôt les titres des chapitres : I. La religion primitive du Sadhou. II. La vie de Sundar Singh. III. La vie religieuse du Sadhou. IV. Le Sadhou et sa représentation religieuse du monde. V. La portée religieuse de Sundar Singh. Enfin, la bibliographie du sujet.

Si les chapitres II et III ne nous apportent rien de très nouveau, il n'en est pas de même des autres. Le chapitre premier, en particulier, est des plus intéressants. M. Heiler nous y donne un aperçu de la religion sikh.

Nânak, le fondateur de la religion nouvelle, fut un saint du moyen âge indien. Le premier, vers la fin du XV^e^ siècle, il prit le vêtement jaune safran, et se fit fakir, autrement dit pèlerin sacré, Sadhou. Altéré de paix intérieure, il chercha son salut dans toutes les religions à lui connues. Il ne le trouva nulle part. Il comprit alors quelle est la religion véritable : craindre Dieu, pratiquer les bonnes œuvres. Telle est la vérité nouvelle qu'il se mit à prêcher.

Dieu est un, Dieu est présent partout, proclame Nânak. Adorer Dieu est pour les hommes le premier des devoirs. Les rites, les offrandes sont sans valeur. Servir Dieu, c'est le louer chaque matin ; c'est s'offrir corps et âme au créateur. Les castes, les séparations établies par les hommes, Nânak les repousse. Puisqu'il y a un seul Dieu, tous les homes sont frères.

Tout en proclamant l'égalité entre les hommes, Nânak entendait se

faire obéir. Le mot *sikh* signifie disciple. Sur ses disciples, Nânak exerçait une réelle autorité.

A la mort de Nânak, le pouvoir fut transmis à un de ses adeptes. Ainsi se constitua une sorte de charge ecclésiastique, la dignité de *Guru*, qui devint héréditaire. Bientôt la religion nouvelle se compléta : on construisit un sanctuaire central ; une Ecriture sainte vit le jour : le *Granth*.

Jusqu'alors, les *Gurus* avaient prêché la douceur et la patience. La lutte contre les mahométans devenant vive, on eut recours aux armes. La communauté sikh se transforma en une *ecclesia militans*. Chaque disciple porta le nom de Singh, c'est-à-dire lion. Pour mieux résister à l'hindouisme et à l'islamisme, on se sépara nettement de tout ce qui n'était pas sikh.

Nânak n'eut que dix successeurs. A partir de Govind Singh, le *Granth* fut proclamé *Guru*.

Au XIX^e^ siècle le royaume sikh tomba sous les coups des Anglais. Aujourd'hui les sikhs sont fortement hindouisés. Mais l'esprit guerrier et l'esprit religieux leur sont restés.

Le *Granth* enseigne un monothéisme très net. Il n'y a qu'un Dieu. Ce Dieu est ineffable, parce qu'absolument transcendant, sans attributs ni qualités. Mais en même temps, il est entièrement immanent. Il est partout et surtout dans le cœur de l'homme. En effet, ce Dieu-Tout est quand même un Dieu personnel. On l'invoque comme Père et comme Sauveur. On le voit : la religion sikh est un continuel chevauchement entre le théisme et le panthéisme.

Le monde dans lequel nous vivons est une vaste illusion. Le voile de Maya enveloppe toutes choses, si bien que l'homme, trompé par ses sens, ne parvient pas à discerner l'unité de Dieu.

L'homme n'est pas libre, mais prédestiné. Et pourtant le sentiment du péché est au fond de son cœur. Il se sent coupable et il a besoin du pardon de son Dieu.

Si la religion sikh est un mélange des éléments les plus purs de l'hindouisme et de l'islamisme, elle se sépare pourtant de ces deux doctrines par son spiritualisme très net. Elle s'élève fortement contre l'adoration toute verbale des Vedas, contre le culte des idoles, contre les observances extérieures, contre la justification par les œuvres, et contre l'ascétisme. Pourtant Dieu sait que la piété humaine a besoin d'éléments visibles. Aussi s'est-il incarné dans le *Guru*, véritable Dieu fait homme.

La religion sikh connaît deux sacrements : une sorte de baptême, rite d'initiation, servant à introduire les jeunes sikhs adultes dans la communauté. Une sorte de Cène : lors des réunions solennelles, on consacre au *Guru* une espèce de gâteau, partagé ensuite entre les fidèles.

Les devoirs religieux du sikh sont : l'ablution biquotidienne et la lecture du *Granth*. L'idéal moral du sikh est très élevé : la fidélité, la

véracité, l'humilité, l'obéissance, la charité, l'hospitalité, le pardon des offenses sont en honneur. La vie de famille est fortement développée.

Tel est le terrain dans lequel la vie religieuse du Sadhou Sundar Singh plonge ses racines. Sans doute, son âme altérée d'unité profonde et de paix demandait plus et mieux que ce chevauchement continuel entre le théisme et le panthéisme, chevauchement qui constitue la faiblesse de la religion sikh. Mais cette religion, incontestablement riche et pure, lui fut un admirable παιδαγωγὸς εἰς Χριστόν.

Examinons brièvement maintenant la représentation religieuse que le Sadhou, devenu chrétien, se fait du monde. Dans le christianisme du grand apôtre de l'Orient, on retrouve une foule d'éléments sikhs.

Selon Heiler, Sundar Singh est une personnalité religieuse naïve, du type de saint François. Sa théologie est tout entière expérimentale. Toutes ses vues sur Dieu, Jésus-Christ, le salut et l'Eglise sont déterminées par une expérience personnelle initiale.

Dieu est ineffable, véritable abîme d'amour, mais d'un amour personnel. Sundar Singh ignore la colère et la vengeance divines. Son Dieu est tout entier *fascinosum*, pour parler comme M. Otto ; aucunement *tremendum*. Sur ce point-là, le Sadhou se sépare des prophètes, de Paul et même de Jésus. Ce n'est pas Dieu qui juge le pécheur. Le mal possède une justice immanente (karma).

Dieu est un Dieu caché. Seul Jésus-Christ nous le révèle. Il est l'image de Dieu, l'incarnation du Père. La théorie hindoue des divers avatars de la divinité doit avoir aidé Sundar Singh à comprendre l'œuvre du Christ.

Dieu étant amour, uniquement, la mort au Calvaire ne peut pas avoir été un sacrifice expiatoire. Ce fut bien plutôt la révélation suprême de l'amour divin, qui se donne tout entier. Au reste, toute la vie de Jésus fut « une croix ».

Tout homme est une image de Dieu. Mais une image demeurée plus ou moins nette, suivant notre état de péché. — Le péché n'est rien de positif. Il est erreur, il est néant. Le salut (renouvellement du cœur par la grâce) est un cadeau non mérité.

Le Sadhou vit dans une atmosphère de merveilleux. Sur la terre, il est déjà « au ciel ». En effet, le monde visible n'est pour lui que l'enveloppe, transparente, du seul monde véritable. Les hommes modernes ne comprennent plus ces choses, parce qu'ils ne savent plus prier. Pour le Sadhou, tout est miracle, parce que son âme vit sans cesse dans l'atmosphère du merveilleux spiritualiste.

En face de la Bible, le Sadhou adopte la même attitude que le sikh en face du *Granth*. Il la lit beaucoup, il la reconnaît inspirée, mais d'une inspiration qui n'a rien de mécanique. L'esprit de l'Ancien Testament est étranger à Sundar Singh.

Quant à l'Eglise visible, le Sadhou n'y voit pas du tout une image, une préfiguration de l'Eglise invisible. Christianisme et Eglise sont pour lui deux choses tout à fait différentes. Ou plutôt il distingue deux espèces de christianismes : un christianisme ecclésiastique, religion des masses, qui, elles, ont besoin de direction ; et un christianisme plus libre, la religion mystique des âmes individuelles qui se frayent leur propre chemin.

Il est un point encore sur lequel le Sadhou est demeuré nettement hindou : il n'a pas le sens de la communauté religieuse. Généralisant son expérience personnelle, il oublie que le temple est, pour beaucoup, le seul lieu de recueillement vraiment paisible, et il fait peu de cas de la prière en commun. N'oublions pas que ni le brahmanisme ni le bouddhisme ne connaissent, à proprement parler, de service religieux en commun.

Nous ne nous étonnerons plus après cela, de voir le Sadhou partir en mission pour son propre compte, et ne jamais fonder de communauté. Il est trop profondément individualiste pour cela. Seulement, parce qu'individualiste, il est universaliste. Il se sent à l'aise dans toutes les Eglises. Pour lui, le christianisme, c'est Jésus-Christ.

Cette séparation établie entre le Christ et l'Eglise n'est pas conforme à la tradition chrétienne d'Occident. Par là, le Sadhou est aux antipodes de saint Paul. Le contact avec une tradition séculaire fait totalement défaut au grand chrétien des Indes. Mais sa position, en face de l'Evangile, est une réalisation anticipée de la prière sacerdotale : « ut omnes unum ».

La religion du Sadhou est donc nettement christocentrique. Et pourtant, il ne ferme pas le ciel aux païens. Le Sadhou voit l'action du Christ éternel derrière toutes les religions païennes. La succession historique ne le gêne aucunement. Il ne se meut pas sur le plan de l'histoire, mais dans une communion mystique et constante avec son Maître.

Entre les religions païennes et le christianisme, le Sadhou voit une différence de degré, et non point une différence qualitative. Pour lui, les hommes peuvent apercevoir le divin à travers bien des voiles divers. Mais le plus transparent de tous, c'est la religion de Jésus. La sagesse des Vedas et des Sastras n'a pourtant pas été inutile aux hindous ; elle leur fut un pédagogue, qui devait les conduire au Christ. En effet le christianisme est-il autre chose que l'accomplissement de l'hindouisme ?

On le voit : toute la représentation religieuse du Sadhou est bien le résultat d'une généralisation, arbitraire peut-être, mais intéressante à coup sûr, d'une expérience personnelle et profonde. Le livre de M. Heiler ne se recommande donc pas seulement par son intérêt historique, mais surtout par son intérêt psychologique très grand.

EDMOND GRIN.